

## LIVRE HUITIÈME.

CONQUÊTE DU CHILI ET DU PARAGUAY PAR LES ESPAGNOLS.  
 DÉTAIL DES ÉVÉNEMENS QUI ONT ACCOMPAGNÉ ET SUIVI L'IN-  
 VASION. PRINCIPES SUR LESQUELS CETTE PUISSANCE CONDUIT  
 SES COLONIES.

Les Euro-  
 péens ont-ils  
 été en droit  
 de fonder  
 des colonies  
 dans le Nou-  
 veau Monde?

LA raison et l'équité permettent les colonies ; mais elles tracent les principes dont il ne devrait pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangère et inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force s'accroît par la multitude, mais le droit reste le même. Si cent, si deux cents hommes peuvent dire *ce pays nous appartient*, un seul homme peut le dire aussi.

Où la contrée est déserte, ou elle est en partie déserte et en partie habitée, ou elle est toute peuplée.

Si elle est toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité et aux secours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expose à mourir de froid ou de faim sur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai besoin, et je tuerai celui qui s'y opposera. Mais lorsqu'on m'aura accordé l'asile, le feu et l'eau, le pain et le sel, on aura rempli ses obli-

gations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur et assassin. On m'a souffert. J'ai pris connaissance des lois et des mœurs. Elles me conviennent. Je désire de me fixer dans le pays. Si l'on y consent, c'est une grâce qu'on me fait, et dont le refus ne saurait m'offenser. Les Chinois sont peut-être mauvais politiques lorsqu'ils nous ferment la porte de leur empire, mais ils ne sont pas injustes. Leur contrée est assez peuplée, et nous sommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée est en partie déserte, en partie occupée, la partie déserte est à moi. J'en puis prendre possession par mon travail. L'ancien habitant serait barbare s'il venait subitement renverser ma cabane, détruire mes plantations et piller mes champs. Je pourrais repousser son irruption par la force. Je puis étendre mon domaine jusque sur les confins du sien. Les forêts, les rivières et les rivages de la mer nous sont communs, à moins que leur usage exclusif ne soit nécessaire à sa subsistance. Tout ce qu'il peut encore exiger de moi, c'est que je sois un voisin paisible et que mon établissement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple est autorisé à pourvoir à sa sûreté présente, à sa sûreté à venir. Si je forme une enceinte redoutable, si j'amasse des armes, si j'élève des fortifications, ses députés seront sages s'ils viennent me dire : Es-tu notre ami ? es-tu notre ennemi ? ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre ? ennemi : tu trou-

veras bon que nous les détruisions ; et la nation sera prudente, si à l'instant elle se délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raison pourrat-elle, sans blesser les lois de l'humanité et de la justice, m'expulser et m'exterminer, si je m'empare de ses femmes, de ses enfans, de ses propriétés ; si j'attente à sa liberté civile, si je la gêne dans ses opinions religieuses, si je prétends lui donner des lois, si j'en veux faire mon esclave. Alors je ne suis dans son voisinage qu'une bête féroce de plus, et elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent, et si elle en a qui me soient utiles, je puis proposer des échanges. Nous sommes maîtres, elle et moi, de mettre à notre chose tel prix qui nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poisson les peaux de bête dont il se couvre, que son argent n'en peut avoir pour moi. Un sabre, une cagnée, seront d'une valeur infinie pour celui qui supplée à ces instrumens par des cailloux tranchans, enchâssés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs j'ai traversé les mers pour apporter ces objets utiles, et je les traverserai de rechef pour rapporter dans ma patrie les choses que j'aurai prises en échange. Les frais du voyage, les avaries et les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-même de l'imbécillité de celui qui me donne son or pour du fer, le prétendu imbécille se rit aussi de moi qui lui

cède mon fer, dont il connaît toute l'utilité, pour son or qui ne lui sert à rien. Nous nous trompons tous les deux, ou plutôt nous ne nous trompons ni l'un ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuse, ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquérir, on peut légitimement ou m'enchaîner ou me chasser. Si je me jette sur la denrée étrangère sans en offrir le prix, ou, si je l'enlève furtivement, je suis un voleur qu'on peut tuer sans remords.

Une contrée déserte et inhabitée est la seule qu'on puisse s'approprier. La première découverte bien constatée fut une prise de possession légitime.

D'après ces principes, qui me paraissent d'éternelle vérité, que les nations européennes se jugent et se donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'est occupée par aucun peuple de l'ancien, aussitôt ils enfouissent une petite lame de métal, sur laquelle ils ont gravé ces mots : CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle ? N'êtes-vous pas aussi injustes, aussi insensés que des sauvages portés par hasard sur vos côtes, s'ils écrivaient sur le sable de votre rivage ou sur l'écorce de vos arbres : CE PAYS EST A NOUS ? Vous n'avez aucun droit sur les productions insensibles et brutes de la terre où vous abordez, et vous vous

en arrogez un sur l'homme votre semblable. Au lieu de reconnaître dans cet homme un frère, vous n'y voyez qu'un esclave, une bête de somme. O mes concitoyens ! vous pensez ainsi, vous en usez de cette manière, et vous avez des notions de justice, une morale, une religion sainte, une mère commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement ! Ce reproche doit s'adresser plus particulièrement aux Espagnols, et il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

ii.  
Premières  
irruptions  
des Espa-  
gnols dans le  
Chili.

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Espagne, peut avoir dix-neuf à vingt milles entre la mer et les Andes, et neuf cents milles de côte depuis le grand désert d'Atacama, qui la sépare du Pérou, jusqu'aux îles de Chiloe, qui la séparent du pays des Patagons. Les incas soumièrent à leurs sages lois une partie de cette vaste contrée, et ils se proposaient d'assujettir le reste ; mais ils trouvèrent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols aussitôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cuzco au commencement de 1535 avec cinq cent soixante-dix Européens et quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnèrent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chili, on ne connaissait que deux chemins, et ils

étaient regardés l'un et l'autre comme presque impraticables. Le premier n'offrait sur les bords de la mer que des sables brûlans, sans eau et sans subsistances. Pour suivre le second, il fallait traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse, et couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebutèrent pas le général ; et il se décida pour le dernier passage, par la seule raison qu'il était le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols et à dix mille Indiens ; mais enfin il atteignit le terme qu'il s'était proposé, et y fut reçu avec une soumission entière par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venait de renverser. La terreur de ses armes lui aurait fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne lui eussent fait désirer de se retrouver au centre de l'empire. Sa petite armée refusa de repasser les Andes. Il fallut la ramener par la voie qui avait été d'abord négligée ; et les hasards furent si heureux, qu'elle souffrit beaucoup moins qu'on ne l'avait craint.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisait, y pénétra sans résistance. Mais les nations qui l'habitaient ne furent pas plus tôt revenues de l'étonnement où les armes et la discipline de l'Europe les avaient jetées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans sans interruption. Si quelques cantons, découragés par des pertes

réitérées , se déterminaient à la soumission , un plus grand nombre encore s'obstinaient à défendre leur liberté. Quelquefois ces hardis sauvages réussissaient à repousser les traits dirigés contre eux ; mais plus souvent ils en étaient percés. Ils comprirent à la fin que leur ruine était inévitable, s'ils s'obstinaient à agir séparément sans concert ; et, malgré la répugnance qu'ils avaient pour toute subordination , ils se déterminèrent à choisir Capaulican pour chef unique.

C'était un homme de tête et capable de réflexion. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune , qu'il mit à la file l'une de l'autre, et les mena à l'ennemi. Si la première était mise en déroute , elle devait , au lieu de se replier sur la seconde , aller se rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre , qui fut fidèlement suivi , déconcerta les Espagnols. Ils enfoncèrent successivement tous les corps sans en tirer aucun avantage considérable. Les hommes et les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyait qu'il serait aisé de se défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées , tandis que les autres suivaient ses pas avec précaution , il fut enveloppé et massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formaient sa troupe. On lui versa , dit-on , de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si*

*altéré* , lui criaient avec satisfaction ces sauvages.

Villagra , lieutenant de Valdivia , ne fut pas plus tôt instruit du malheur de son général , qu'il rassembla toutes les troupes de sa nation répandues dans le pays , pour recouvrer , s'il était possible , la gloire des armes. Capaulican était trop avisé pour attaquer en plaine une armée si formidable. Il ne voulut pas même paraître en état de l'attendre , et l'attira adroitement dans un terrain inégal et couvert de bois , où il n'était pas possible à la cavalerie de manœuvrer : alors il s'empara des défilés par où elle aurait pu rétrograder , l'attaqua de front , en flanc , sur les derrières , et ordonna aux siens de combattre d'assez près pour empêcher ses fiers ennemis de se servir de leurs armes à feu. Le succès couronna des mesures si bien prises. Les Espagnols furent battus , et perdirent trois mille hommes , en y comprenant les Indiens qui combattaient pour eux et avec eux. Six des quinze établissemens que les conquérans avaient successivement formés tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le reste ne paraissait pas pouvoir lui échapper , lorsque Mendoza , qui venait de prendre le gouvernement du Pérou , envoya dans le Chili son fils avec plus de forces qu'il n'en avait jamais paru dans cette partie du Nouveau-Monde.

Quoique jeune et sans expérience , Garcia se conduisit en homme de guerre. Il fut secondé par des officiers zélés et intelligens. Cependant la

fortune ne s'était pas ouvertement déclarée pour lui, lorsqu'un événement inattendu lui livra Capaulican. Ce terrible guerrier termina sa brillante carrière dans les plus honteux supplices, sans que les contrées qu'il avait si vaillamment défendues en parussent plus disposées à la soumission. Ses élèves, qu'il avait accoutumés à quelque discipline et à monter les chevaux enlevés aux Espagnols, se montrèrent dignes de leur maître. Un si bon esprit se soutint long-temps. Il fallut que leurs ennemis se multipliasent beaucoup pour qu'on fût réduit à leur abandonner le plat pays. Les montagnes restèrent toujours libres.

III.  
Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis font la guerre.

Depuis cette époque, les hostilités se sont renouvelées toutes les fois que les usurpateurs ont voulu étendre leur empire, souvent même lorsqu'ils n'avaient pas cette ambition. Les combats ont été sanglans, et n'ont guère été interrompus que par des trêves plus ou moins courtes. Cependant depuis 1771 la tranquillité n'a pas été troublée.

Les Araucos sont dans ces contrées les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Espagne. Souvent ils sont joints par les habitans de Tucapel et de la rivière Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Andes. Comme ces peuples sont plus rapprochés par leurs habitudes des sauvages de l'Amérique septentrionale que des Péruviens, leurs voisins, les confédérations qu'ils forment sont toujours à craindre. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, et

ne traînent après eux ni tentes ni bagage. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture leur fournissent les lances et les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avaient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés; et s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins et leurs campemens partout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se mesurer avec les Européens en rase campagne, et qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'élève jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, et cinq ou six jours après ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol, qu'ils portent en triomphe, les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin

et concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef; et voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, et de là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes européennes, qu'on ne manque jamais de s'approprier. De là l'origine de tant d'Indiens blancs et blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, et ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili et le général indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, règlent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontière était autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernières ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages qu'ils y auraient habituellement quelques députés chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

iv.  
Établisse-  
mens formés  
dans le Chili  
par les Espa-  
gnols.

Malgré la chaleur et l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'Océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée en 1544 à cinq ou six cents toises de la mer, pour contenir les Indiens et pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable. On la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent saccagée et brûlée. Malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparayso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venaient du Pérou, les denrées qu'on voulait y envoyer. Peu à peu les agens de ce commerce, qui appartenait en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors ce vil hameau, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante et ferme. A mille toises du rivage, il a trente-six ou quarante brasses d'eau, et quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril et de mai, les vents du nord feraient courir quelques dangers aux navires, si on négligeait de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures et de San-Yago doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie dont le développement